

Études littéraires africaines

MURAT (Michel), *La Poésie de l'après-guerre (1945-1960)*. Paris : Éditions Corti, coll. Les essais, 2022, 288 p. – ISBN 978-2-714-31272-3



Ninon Chavoz

Number 53, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1091446ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1091446ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chavoz, N. (2022). Review of [MURAT (Michel), *La Poésie de l'après-guerre (1945-1960)*]. Paris : Éditions Corti, coll. Les essais, 2022, 288 p. – ISBN 978-2-714-31272-3]. *Études littéraires africaines*, (53), 213–215. <https://doi.org/10.7202/1091446ar>

par son ouverture mais aussi par sa rigueur, et nonobstant son orientation vers l'Antiquité classique, l'avait fort bien préparé à marquer l'étude des littératures africaines.

Pierre HALEN

MUKENGE-NGOIE (Arthur), *Ngemena de Paul Lomami Tchibamba : l'engagement narratif*. Paris : L'Harmattan, coll. Ecripol, 2016, 148 p. – ISBN 978-2-343-10328-0.

Cet essai d'Arthur Mukenge-Ngoie se concentre essentiellement sur trois passages du roman *Ngemena* de Paul Lomami Tchibamba : l'échange entre Mopodime et le capitaine Mbenga, le dialogue entre le narrateur et le capitaine du bateau, Otto-Fritz von Lorrach, et enfin la tentative d'arrestation du héros à Ngemena. S'inspirant de l'analyse thématique de Jean-Paul Weber, l'auteur dégage des thématiques politiques, sociologiques, psychologiques, stylistiques et linguistiques. Ainsi considère-t-il que la colonisation, l'autorité des chefs de terre et les médailles, l'éveil de la conscience nationale, la mission du *boula matari* et la relégation constituent des thèmes politiques ; de même, le concept d'évolué, le « phénomène Eendracht », la mission civilisatrice de l'Occident, le rapport entre Blancs et Noirs ainsi que la nation grégaire sont traités comme des thèmes sociologiques, tandis que les mouvements messianiques, Ngemena et le « nge-mena », la mission militaire et la notion de liberté ressortissent, quant à eux, au champ psychologique.

L'auteur n'aurait rien perdu en laissant l'introduction comme telle sans en faire un chapitre. En outre, les citations ne sont pas clairement mises en exergue par les marques conventionnelles. Les aspects négatifs de la colonisation qui sont relevés dans *Ngemena* pourraient être rapprochés de ceux qui sont mentionnés dans de récentes autobiographies signées par des compatriotes de l'auteur, qui mettent l'accent sur la gestion de la chose publique par les autochtones après l'indépendance : celle de Matthieu Nkongolo Tshilengu (*Le Destin de Matthieu Nkongolo Tshilengu : relecture des souvenirs d'une vie*. Kinshasa : Éd. La Confiance, 2014) et celle de Matthias Buabua wa Kayembe (*Moi, enfant du village Malala*. Bagneux : Éd. Nkansa'S, 2015).

Crispin MAALU-BUNGI

MURAT (Michel), *La Poésie de l'après-guerre (1945-1960)*. Paris : Éditions Corti, coll. Les essais, 2022, 288 p. – ISBN 978-2-714-31272-3.

La renommée de Michel Murat n'est plus à faire dans l'étude des avant-gardes poétiques de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle : auteur d'un

ouvrage de référence sur le mouvement surréaliste (*Le Surréalisme*, 2013) et d'importantes monographies consacrées aux arts poétiques de Rimbaud et de Mallarmé (*L'Art de Rimbaud*, 2002 ; *Le Coup de dés de Mallarmé : un recommencement de la poésie*, 2005), il a également rassemblé, dans *La Langue des dieux modernes*, une incontournable série d'études dédiées à la poésie d'Apollinaire, Aragon, Éluard, René Char, Saint-John Perse et Tristan Tzara. Le présent ouvrage marque à cet égard une inflexion notoire, qu'il serait insuffisant de présenter comme une simple extension du spectre chronologique : en s'attachant à la poésie de l'après-guerre, écrite en 1945 et 1960, l'auteur explore en effet une période souvent considérée comme un « creux de la vague », ou comme une « époque de doute » (p. 32), où des auteurs de renom proclament leur « haine de la poésie » (G. Bataille, 1947), dénoncent ses « impostures » (R. Caillois,) ou tonnent « contre les poètes » (W. Gombrowicz), mettant à rude épreuve un genre et une posture qu'il importe, dans les termes de Francis Ponge, de « désaffubler ». Michel Murat démontre ici combien cette représentation des années 1950 comme un désert poétique, suivant le feu d'artifice surréaliste et l'engagement versifié de la Résistance, est erronée : selon lui, « elle ne voit ni ce qui a fait événement, ni ce qui remue le terrain en profondeur et dont les effets se feront sentir plus tard, qu'il s'agisse de théories ou de choix esthétiques » (p. 8-9). L'illusion ainsi débusquée repose sur deux défauts de perception : une incapacité à reconnaître les visages nouveaux de la poésie, en prenant en compte la réalité de la vie littéraire comme « tissu complexe de publications, de commentaires et d'échanges » (en l'occurrence, le rôle central joué par Paulhan) et une myopie toute parisienne, qui conduit à laisser de côté « l'émergence d'une poésie "indigène" issue des territoires coloniaux » (p. 8).

Le lecteur des *ELA* se montrera particulièrement sensible à la place centrale qu'accorde le présent essai aux poètes de la négritude : après avoir examiné, dans la première partie de l'ouvrage, l'avènement d'une poésie de la « réalité rugueuse », représentée par Guillevic, Follain et Jaccottet, Michel Murat consacre en effet le deuxième chapitre de son essai aux avatars d'Orphée noir, puis conclut en examinant les cas de Francis Ponge, Saint-John Perse et Edmond Jabès. Dressant le portrait de ceux qu'on n'appelle pas encore alors les poètes francophones, il concilie une peinture brossée à grands traits – faisant de Senghor un conciliateur au style diplomatique et de Césaire un rebelle aux « armes miraculeuses » – et ces lectures de détail qui frappent toujours son lecteur – comme elles éblouissaient il y a peu encore ses étudiants – par leur justesse, leur érudition et leur sensibilité (citons notamment son analyse du « Masque nègre », qui prend appui sur une remarque formulée par Bernard Mouralis au sujet de « l'œil monocorde », p. 127).

Au sein de la triade bien connue des poètes de la négritude, le critique, revendiquant dès l'introduction le droit tout gracquien à des « préférences », introduit cependant un infléchissement significatif : à Damas lui-

même, il substitue l'un des auteurs phares de son anthologie de 1947, le Malgache Jean-Joseph Rabearivelo, jugeant que « c'est son œuvre qui nous confronte, à bien des égards, aux questions les plus actuelles » (p. 117). Aussi est-ce dans la section consacrée à l'œuvre du « poète maudit » que les analyses du critique, étayées par une attentive lecture des travaux de Claire Riffard, prennent le plus d'ampleur : pour Michel Murat, les vers de Rabearivelo « font paraître presque empesés ceux de Senghor, presque rhétoriques ceux de Césaire » (p. 171). Couronnée par deux recueils bilingues (*Presque-songes, Traduit de la nuit*), cette création entre les langues se situe aussi à la croisée de deux cultures : tout en adaptant la poésie traditionnelle malgache en français (comme le fit d'ailleurs aussi Paulhan, voir p. 160), Rabearivelo apparaît comme l'un des tenants du « long romantisme » analysé à la même époque par Albert Béguin (p. 153) et comme un éminent « post-symboliste », continuateur excentré de certains poètes français (citons ici la lecture du « Vitrier nègre », où affleure le souvenir du *Spleen de Paris*, p. 170).

L'exploration de la vie littéraire de l'après-guerre permet en définitive à l'auteur de retrouver, dans les sables et les galets laissés par « le retrait des grandes eaux » poétiques, la continuation discrète et transformée des avant-gardes du xx^e siècle, mais aussi le souvenir de la conversion de la poésie de la Résistance en « expression de la communauté nationale » (p. 26). Sur le premier point, le présent ouvrage offre un prolongement à l'essai sur le surréalisme (2013), où Michel Murat évoquait déjà à plusieurs reprises la poésie de Césaire : le présent essai poursuit dans la même direction, en rappelant l'importance du patronage d'André Breton pour un poète « *nativement* surréaliste » (p. 148), et en assimilant simultanément son compagnonnage avec le surréalisme à une « aventure ambiguë » (p. 146), irréductible à un simple rapport d'influence. Sur le second point, la lecture proposée ici ne perd jamais de vue l'association du vers et de la nation – à condition cependant d'assigner à cette dernière une géométrie variable. Ainsi l'auteur rappelle-t-il une citation de Thierry Maulnier, selon qui « la patrie de la poésie française est dans trente siècles de poésie universelle » (*Introduction à la poésie française*, ici p. 103). Dans la dernière partie de l'ouvrage, Saint-John Perse est quant à lui présenté comme « le dernier poète d'une France impériale » (p. 188), tandis qu'Edmond Jabès calque son identité d'écrivain sur « celle de l'universalisme français » (p. 189). À la lumière de ces remarques, on se montrera attentif à la singularité du titre choisi par Michel Murat : en parlant d'une « poésie de l'après-guerre » et non d'une poésie *française*, le critique se livre à une omission aussi discrète que significative. Par cette absence d'épithète, il ouvre grand les portes de l'histoire littéraire et nous invite à imaginer une nation poétique francophone aux frontières mobiles et étendues.

Ninon CHAVOZ